

## LE CHANT DE KABOGOZI

Les hommes se font dit : " Il nous est étranger ! "   
 ALFRED DE VIGNY.

*L'homme m'a dédaigné et me voilà réduite  
A chercher un refuge au loin, malgré l'effroi  
Que m'inspire au désert la mort triste et subite !...  
Mais j'aime mieux mourir, car où trouver un gîte ?  
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

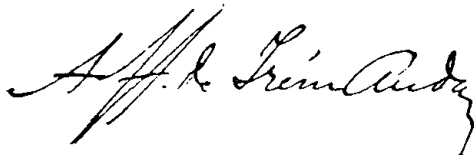
*Peut-être je mourrai sans secours, inconnue,  
Au milieu du désert, sans confesser ma foi (\*).  
Je périrai là-bas dans la savane nue,  
Bien loin de mon pays, sans être prévenue !...  
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

*Un grand chef lorsqu'il meurt laisse beaucoup d'esclaves,  
Beaucoup d'or et de dents d'éléphant après soi.  
Mais moi, Kabogozî, je n'ai rien : les entraves  
Que porte encor mon pied sont de tristes épaves !...  
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

*Pour trouver un abri dans ma fuite si triste,  
Pour garantir mon corps des cruautés du froid,  
Je chante en m'en allant, mais partout on résiste  
A ma voix qui se plaint—personne ne m'assiste !...  
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

*Un animal sauvage au désert solitaire,  
En me voyant ainsi sans suite et sans courtois,  
Me dévorera, car il ne me craindra guère :  
Je suis seule !... Et quel est celui qui, sur la terre,  
Le saura ? Qui donc parlera de moi ?*

*Un grand chef, en mourant, laisse dans sa demeure,  
Beaucoup de blé, beaucoup de femmes ; il est roi !  
Moi, je manque de tout ; et je chante, je pleure ;  
Personne n'est touché de ce chant qui m'écarure.  
Mieux vaut mourir ! Qui parlera de moi ?*



## UN DUEL EN MER

I

La Bonne-Joséphine courait sur les vagues, emportée dans un tourbillon.

Une heure à peine avait suffi pour changer l'aspect de la mer. Le soleil pâle, dont les rayons rasaient l'eau et la faisaient étinceler, avait peu à peu disparu sous un rideau de nuages jaunes, couleur de cuivre. Tout un amoncellement de nuées barrait le ciel, l'envahissait lentement, mettant sur ce qui restait encore visible de la voûte lumineuse une tache grandissante.

En même temps que la clarté diminuait en haut, la mer s'était assombrie.

L'eau, qui reflétait le ciel, avait éteint progressivement les étincellements. Elle était devenue glauque, puis noire comme de l'encre. Et sur cette mer lugubre des vagues courtes couraient, frangées d'écumes blanches, rapides, pressées, passant les unes sur les autres comme si elles avaient hâte de se rendre à quelque rendez-vous, vers un point inconnu de l'immensité.

Il y avait eu d'abord autour du navire un angoissant silence, comme si la bouche invisible qui soufflait le vent, qui menait les nuées, qui enflait la mer prenait un peu de répit avant de déchaîner les éléments ; mais on devinait que ce répit serait court et qu'il fallait se hâter.

La goélette avait pris son allure de gros temps. Les écouteilles avaient été fermées et les voiles réduites ; l'homme de barre avait été attaché à l'aide d'un filin qui lui faisait plusieurs fois le tour du corps. Le bateau commençait à bondir d'inquiétante façon.

A présent, le ciel entier était pris. La tache sombre avait mangé tout ce qui restait de bleu. C'était comme une voûte lourde, comme un dôme pesant et bas, qui semblait immobile. Mais, en regardant attentivement on s'apercevait bien vite que, là-haut, tout était en mouvement. Des nuées déchaquetées passaient rapi-

(\*) Kabogozî vient d'être convertie au catholicisme. Ce chant est traduit d'un passage de la " Propagation de la Foi."

des, comme prises de vertige. Tout fuyait, courait, se dépêchait, volait vers le point mystérieux.

Et, soudain, avant même qu'un souffle eût passé sur la mer, une vague énorme s'enfla, grandit, accourut, monstrueuse et hurlante...

Devant elle, la mer se creusa ; le navire tout entier descendit et disparut dans ce gouffre liquide...

La vague géante creva avec un bruit assourdissant, balayant le pont de sa volute.

Il y eut un craquement sinistre dans le grément et dans la mâture...

Mais la Bonne-Joséphine s'était redressée et, malgré les cordages arrachés et sa voile mouillée, qui pendait comme une aile d'oiseau blessé, elle s'était prise à courir follement sur les vagues, emportée dans le grand souffle, vers le rendez-vous inconnu où tout courait.

A partir de ce moment, la sarabande avait commencé. Dans le ciel, des tentures de ténèbres se dévadaient sans cesse. Une pluie glacée, que le vent chassait, tombait en fouettant et cinglant.

II

Celui qui tenait la barre, Pierre-Marie Ledantec, était un jeune gars de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il supportait la lutte avec une belle crânerie. Sous son vêtement ciré, serré au col et aux poignets pour empêcher l'eau de passer, il demeurait droit et hardi, confiant en ce bateau qu'il connaissait bien, sans peur aucune, amusé plutôt par l'épouvantable clameur de la mer et du vent, et par cette tressillante sensation de chute au fond des abîmes, entre les vagues géantes qui se dressaient comme des murailles de chaque côté du navire.

Il était seul, attaché à sa barre, dans cette nuit épouvantable, sur ce navire où l'eau ruisselait et dont le plancher prenait des inclinaisons folles.

Deux fois, le patron avait montré sa vieille face tannée par une écouteille et s'était informé :

— Eh bien ! petiot... ça sent-y l'enfermé là haut ?

Puis, il s'était empressé d'aller rejoindre l'équipage qui se tenait au chaud, en bas, dans la fumée des pipes, dans l'odeur de goudron et de poisson, et qui jouait aux cartes en vidant le reste de l'eau-de-vie.

Pierre-Marie redoublait d'attention. Il estimait que l'on n'était pas loin de la côte et que cette course folle sur les vagues pouvait bien faire entrer la goélette à Paimpol beaucoup plus tôt que l'on ne pensait. Et justement, à deux reprises, il avait cru voir briller très loin, dans la nuit, une étoile qui ne pouvait être qu'un phare.

Puis, tout avait disparu dans le grand bouillonnement noir, et il s'était dit alors qu'il rêvait, — que Paimpol était loin encore, bien loin !

Et un gros soupir avait gonflé sa poitrine.

C'est qu'en effet la joie du retour se doublait chez le jeune homme d'une crainte qui lui faisait battre le cœur plus vite : celle de se retrouver face à face avec la plus jolie, la plus coquette, la plus aimable des Paimpolaises : Jeannie, la fille de Jean Gouédic.

Ils avaient été élevés porte à porte. Il leur semblait, à lui comme à elle, qu'ils s'étaient toujours connus. En grandissant, leur amitié s'était changée en un sentiment plus vif. Et ils s'étaient promis d'être l'un à l'autre.

Le père Ledantec s'apprêtait même à faire la demande en mariage, quand un événement imprévu s'était produit.

Avant même qu'un mot eût été dit, Jean Gouédic avait annoncé à tout Paimpol que Louis Didier, le fils de Didier l'armateur, un matelot de l'Etat, qui rentrait du service, — un gars superbe, — et qui avait navigué, tournait depuis quelque temps autour de sa fille et qu'il serait heureux de l'avoir pour gendre.

Pierre-Marie eut la sensation d'une chute dans le vide ! C'était l'anéantissement de ses rêves, de ses espérances ! Lutter ? Il n'y songeait même pas ! Est-ce qu'il y avait à lutter contre Didier, un beau gars, le plus beau gars de Paimpol, assurément, comme Jeannie en était la plus belle fille ? Et riche en outre ! Le fils d'un armateur, alors que lui...

Ah ! non, ça lui crevait le cœur !

Puis, voilà qu'un revirement s'était produit. Le vieux Gouédic, en apprenant la rivalité qui existait entre les deux hommes, avait demandé à réfléchir ; il avait exigé leur éloignement. Jeannie était encore trop jeune, après tout ! Elle avait besoin de consulter son cœur ; ses soupirants, une fois loin d'elle, l'oublieraient peut-être... A moins qu'elle ne les oubliât elle-même... La campagne de pêche s'ouvrait ; c'était six mois de gagnés !

Didier et Pierre-Marie avaient pris du service, et le hasard avait voulu qu'ils fussent engagés tous les deux sur le même bateau

Entre les deux hommes, les relations étaient restées extrêmement tendues. Pierre-Marie affectait de ne pas voir son rival. Cependant, quand son regard croisait celui de Didier, il était surpris de la dureté et de l'expression de haine qui s'y lisait.

III

Attaché à la barre, dans cette nuit affreuse où tout hurlait, où tout était noir, Pierre-Marie songeait que le lendemain peut-être la Bonne-Joséphine entrerait à Paimpol, qu'il y reverrait Jeannie et que celle-ci lui préférerait le beau Didier, — ce Didier qui était là, sous ses pieds, dans la cale, avec les autres, à s'enivrer d'eau-de-vie, dans la fumée des pipes, tandis qu'il veillait et luttait, lui, seul dans l'immense nuit noire, pour la sécurité de tous.

Soudain, à quelques pas, sur le pont oscillant où s'éroulaient les vagues, le jeune homme crut distinguer une ombre.

Un homme était sorti de la cale et s'avancait vers le banc, titubant, se prenant les pieds dans les cordages, s'accrochant aux mâts pour ne pas être jeté par-dessus bord.

Et, tout-à-coup, Pierre-Marie le reconnut :

— Didier !

C'était, en effet, le matelot qui s'avancait vers lui. Didier était ivre. Entre ses dents il tenait son couteau ouvert. Quand il fut tout près, il parla.

— Demain nous serons à Paimpol, dit-il. L'un de nous deux y sera de trop. Mieux vaut en finir : prends ton couteau, j'ai le mien.

— Didier, va-t'en ! s'écria Pierre-Marie ; tu as bu et tu ne sais ce que tu fais !

— Prends ton couteau, te dis-je !...

— Didier, ne me trouble pas !... J'ai déjà tant de peine à maintenir la route !...

— Qu'importe !... Si nous somlrons, ce sera tant mieux !... Nous sommes seuls. Ne me comprends-tu pas ? Je veux Jeannie ; toi aussi ! Prends ton couteau !...

— Laisse-moi, Didier !

— Tu refuses ?... C'est bien !... Alors défends-toi ! Et Didier se jeta sur le jeune homme.

Celui-ci, devant le danger, avait à moitié dénoué la corde qui le retenait.

Le matelot eut un rire de fou :

— Tu es attaché ?... Tant pis pour toi !... Et puis, nous sommes seuls !...

— Didier !... tu vas commettre un crime !

L'autre eut un nouvel éclat de rire.

Soudain, comme il abandonnait le mât auquel il se cramponnait pour bondir sur son rival, un paquet d'écume balaya le pont.

Un cri strident domina le hurlement de la vague monstrueuse : Didier venait d'être emporté.

— Un homme à la mer !

A ce cri, les hommes accoururent sur le pont.

Le navire dansait sur les crêtes. Autour de lui, tout était noir, d'un noir d'encre. Le ciel et la mer hurlaient la mort.

Effrayés, les matelots se regardaient, cramponnés aux cordages pour ne pas être enlevés.

Dans la nuit, un dernier cri s'éleva — un appel désespéré, suprême !

Pierre-Marie s'élança :

— Que l'un de vous me remplace à la barre ! cria-t-il.

Et, conservant autour de son corps le bout de grelin qui avait servi à l'attacher, il enjamba le bord et se jeta dans l'eau sombre.